

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

Année 1922

THÈSE

57

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

PAR

Louise PEZÉ

Ancienne Externe des Hôpitaux de Paris
Interne des Asiles de la Seine

LES

PRÉCURSEURS DE PINEL

EN FRANCE

AU XVII^E ET XVIII^E SIÈCLE

CONTRIBUTION A L'HISTOIRE DE L'ASSISTANCE
ET DU TRAITEMENT DES ALIÉNÉS

Président : M. JEANSELME, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE LITTÉRAIRE ET MÉDICALE

LOUIS ARNETTE

2, RUE CASIMIR-DELAUVIGNE, 2

1922

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

Année 1922

THÈSE

No. 57

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

PAR

Louise PEZÉ

Ancienne Externe des Hôpitaux de Paris

Interne des Asiles de la Seine

LES

PRÉCURSEURS DE PINEL

EN FRANCE

AU XVII^E ET XVIII^E SIÈCLE

CONTRIBUTION A L'HISTOIRE DE L'ASSISTANCE
ET DU TRAITEMENT DES ALIÉNÉS

Président : M. JEANSELME, Professeur

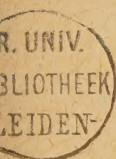
PARIS

LIBRAIRIE LITTÉRAIRE ET MÉDICALE

LOUIS ARNETTE

2, RUE CASIMIR-DELAUVIGNE, 2

1922



Faculté de Médecine de Paris

LE DOYEN : M. ROGER

ASSESSEUR : M. POUCHET

PROFESSEURS	MM.
Anatomie	NICOLAS
Anatomie médico-chirurgicale.	CUNEO
Physiologie	CH. RICHET
Physique Médicale	André BROCA
Chimie organique et Chimie générale	DESGREZ
Bactériologie	BEZANÇON
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	BRUMPT
Pathologie et Thérapeutique générales.	Marcel LABBE
Pathologie médicale	RÉNON
Pathologie chirurgicale	LECENE
Anatomie pathologique	LETULLE
Histologie	PRENANT
Clinique thérapeutique chirurgicale.	DUVAL
Pharmacologie et matière médicale	POUCHET
Thérapeutique	CARNOT
Hygiène	BERNARD
Médecine légale	BALTHAZARD
Histoire de la médecine et de la chirurgie.	MENETRIER
Pathologie expérimentale et comparée.	ROGER
Clinique médicale.	ACHARD
	WIDAL
	GILBERT
	CHAUFFARD
Hygiène et clinique de la première enfance	MARFAN
Clinique des maladies des enfants	NOBECOURT
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	DUPRÉ
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.	JEANSELME
Clinique des maladies du système nerveux	P. MARIE
Clinique des maladies contagieuses.	TEISSIER
Clinique chirurgicale.	DELBET
	GOSSET
	LEJARS
	HARTMANN
Clinique ophtalmologique	DE LAPERSONNE
Clinique des maladies des voies urinaires	LEGUEU
Clinique d'accouchements	BAR
	COUVELAIRE
	BRINDEAU
Clinique gynécologique.	J. L. FAURE
Clinique chirurgicale infantile.	Aug. BROCA
Clinique thérapeutique	VAQUEZ
Clinique d'Oto-rhino laryngologie	SEBILEAU

Agrégés en exercice

MM.			
ABRAMI	DUVOIR	LARDENNOIS	RATHERY
ALGLAVE	FISSINGER	LEMIERRE	REITTERER
BASSET	GARNIER	LEQUEUX	RIBIERRE
BAUDOUIN	GOUGEROT	LEREBOULLET	RICHAUD
BLANCHETIÈRE	GREGOIRE	LERI	ROUSSY
BRANCA	GUILLEMINOT	Le LORIER	ROUVIERE
CAMUS	GUENIOT	LEVY-SOLAL	SCHWARTZ A.
CHIRAY	GUILLAIN	MATHIEU	TANON
CHAMPY	HEITZ-BOYER	METZGER	TERRIEN
CHEVASSU	JOYEUX	MOCQUOT	TIFFENEAU
CLERC	LABBE (HENRI)	MULON	VILLARET
DESMAREST	LAIGNEL-LAVASTINE	OKINCZYC	
DEBRE	LANGLOIS	PHILIBERT	

Par délibération en date du 9 Décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MES PARENTS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR JEANSELME

*qui nous a fait l'honneur d'accepter
la présidence de cette thèse.*

A MONSIEUR LE DOCTEUR SERIEUX

*qui fut l'inspirateur de cette thèse
et à qui nous devons nombre de
précieux documents.*

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX

A MES MAITRES EN PSYCHIATRIE

CHAPITRE I

LES ORIGINES DE L'ASSISTANCE AUX ALIÉNÉS JEAN-LOUIS VIVÈS — ST-VINCENT-DE-PAUL

(1) « On ne sait trop ce que devenaient autrefois les aliénés, dit Esquirol : il est certain qu'il en périssait un très grand nombre. Les plus furieux étaient renfermés dans les cachots, les autres dans les couvents, dans les donjons, lorsqu'ils n'étaient point brûlés comme sorciers ou comme possédés du démon. Les plus tranquilles erraient librement dans les villes, dans les hameaux, dans les campagnes, abandonnés à la risée, aux injures, à la pitié ou à la vénération ridicule de leurs concitoyens ».

Ce sombre tableau nous paraît correspondre à la réalité des faits au xvi^e siècle :

Sauf à l'Hôtel-Dieu de Paris et peut-être aux Petites-

(1) ESQUIROL. — *Des maladies mentales.*

Maisons où l'on recueillait et traitait déjà quelques aliénés, il semble que presque partout, en France, ils étaient laissés à l'abandon.

On leur appliquait la vieille loi espagnole qui, les assimilant aux animaux domestiques, s'exprime ainsi : (1) « Nous disons qu'il en serait de même du fou, du maniaque ou du dément qu'on ne peut accuser d'un acte qu'il aurait commis pendant le cours de sa maladie. La responsabilité (de l'acte) en incomberait alors à ses parents, lorsqu'ils ne l'ont pas fait garder de manière à ce qu'il ne puisse faire du mal aux autres ». (Code ancien de l'Espagne).

Cette loi se retrouve non seulement dans les provinces qui subirent l'occupation mais encore dans les autres :

En Bretagne, où l'on trouve que : (2) « A défaut des parents, les paroisses sont responsables des aliénés ».

En Provence : « (3) Les étrangers à la ville, dit un vieux texte, devaient être renvoyés à leurs communes respectives aux dépens de celles-ci ; chacune d'elles étant obligée par les ordonnances des Rois de France et par les arrêts du Parlement d'Aix, de nourrir ses pauvres et de garder ses fous ».

Indépendamment des sorciers et des possédés, généralement condamnés à mort, les aliénés dangereux pour

(1) Esso mismo dezimos que seria del loco, o del furioso o del des memoriado que lo non pueden acusar de cosa que fiziesse mientra que le durare la locura. Pera non son sin culpa los parientes dellos, quando non les fazen guardar de guisa que non puedan fazer mal a otri. Codigos antiguos de Espana.

La setena partida. Martinez Alcubilla, Madrid, 1885.

(2) DUPUY. — *Etude sur l'administration municipale en Bretagne*.

(3) FABRE. — *Les hôpitaux de Marseille*.

la sécurité publique étaient, dans certaines villes, à Caen par exemple, renfermés dans des tours dites « les tours aux fols » de sinistre réputation.

Et cependant, dès 1526, une voix éloquente s'élève en faveur des insensés : Jean Louis Vivès, (moine espagnol qui vécut en France), dans son fameux livre « De subventione pauperum » s'intéresse à leur sort et donne pour leur traitement de sages conseils. Ces vieilles pages ont une telle saveur qu'une citation intégrale nous paraît supérieure à tous les commentaires. Voici la traduction qu'en donne Jaques Girard en 1583 :

(1) « Puisqu'il n'y a rien au monde plus excellent que l'homme, ny en l'homme que l'entendement mesme, il faut principalement regarder qu'il soit sain, et se porte bien. Et est cela à estimer un très grand plaisir, si nous remettons et réduisons à santé les esprits des autres, ou, les conservions à santé et constance. Estant doncques amené en l'hospital un homme, d'esprit esmeu et remué, il faut regarder au commencement, si cete enragerie ou maladie d'hors du sens est naturelle : ou si par accident elle seroit advenue, s'il y a espoir de santé et de guérison : ou si totalement il n'y en a, et est la chose désespérée. Lors il faut avoir douleur, et estre marry et desplaisant d'un si grand dommage de l'esprit humain, chose très excellente. Et devant toutes choses il le faut ainsi traiter et tenir qu'on ne lui augmente ny accroisse, ou que le forcement soit nourry et entretenu.

(1) L'aumônerie de Jean Loys Vivès. Traduction de Jaques Girard Lyon 1583. Cité par LALLEMANT dans *La Charité*.

Ce qui se fait aux furieux, insensez et enragez, par irrision, agacement, irritation et provoquement. Aux folz par consentement et approbation des choses que follement ils auront dit, ou auront fait, et par esmouvement, afin que par moquerie, ils défailent de sens, et radotent plus comme de fomentz et estuvemens mis dessous à la sotie et folie. Quelle chose peut estre dite plus inhumaine, que mettre aucun hors son bon sens, à celle fin que tu ries, et te faces joyeux du mal de l'homme si grand et si périlleux ?

« Que l'on baille à chasque chose les remèdes convenables. Aux uns sont nécessaires les estuvementz et l'esgard du vivre. Aux autres un traitement doux, gracieux et courtois, afin que petit à petit, comme bestes sauvages, ils s'apprivoisent et deviennent doux et privez. Aux autres l'enseignement et instruction. Il y en aura qui auront besoin de réprimande, et de prisons. Mais il leur en faudra aussi user, afin que par les choses, ilz ne se facent plus sauvages et cruelz.

« Totalelement, tant que faire se pourra la tranquillité est à apporter et à causer en leurs espritz, dont le jugement retourne facilement et la santé de l'esprit-unde facile judicium redit, ac sanitas mentis ».

Il semble d'ailleurs que ces paroles de pitié n'ont pas été entendues ; le sort des aliénés ne change guère et il nous faudra attendre cent ans encore la venue de Saint-Vincent de Paul, dont la charité féconde et universelle s'intéresse aux malades de l'esprit, comme à ceux du corps. (1) « A Saint-Lazare il s'occupe des malheureux

(1) LALLEMAND. — *Hist. de la Charité.*

atteints dans leur raison en même temps qu'il s'attache à ramener au bien de jeunes libertins ».

(1) « Cette œuvre, dit-il à ses collaborateurs, est d'autant plus méritoire que la nature n'y trouve aucune satisfaction, et que c'est un bien qui se fait en secret, et à l'endroit de personnes qui ne nous en savent aucun gré. Les uns sont stupides et les autres légers ; les uns insensés et les autres vicieux ; en un mot, tous aliénés d'esprit, ceux-ci par infirmité, ceux-là par malice. Que d'esprit de conduite il faut à nos prêtres pour les diriger. Que de grâce, de force, de patience à nos pauvres frères pour essayer tant de peine et souffrir tant de travaux ».

(2) « A partir de Saint-Vincent de Paul, dit encore Esquirol, on fonda les hôpitaux généraux pour l'extirpation de la mendicité. Les fous étaient vagabonds, on les arrêta ; ils troublèrent l'hôpital général, on les retira dans un coin de la maison, et dans chaque hôpital, il y eut un quartier pour ces malades. On fit de même dans les dépôts de mendicité créés vers le milieu du dernier siècle : on consacra un local particulier pour les malheureux atteints de folie ».

Ceci n'empêche d'ailleurs pas la bienfaisance privée de s'exercer à leur égard :

A Marseille (3) « un prêtre, l'abbé Garnier, s'occupe de soustraire aux angoisses de la misère et aux risées de la rue les malheureux pour lesquels s'éteint le flambeau

(1) ABBÉ MAYNARD — *Saint Vincent de Paul*.

(2) ESQUIROL. — *Des maladies mentales*.

(3) FABRE — *Hôpitaux de Marseille*.

de la raison. Sa maison est leur premier asile (1671) ».

Des congrégations les accueillent : Les bons fils ou bons fieux du tiers- Ordre de Saint-François, dans le Nord ; à Saint-Yon, les frères des Ecoles Chrétiennes mais surtout les frères de la Charité établis à Charenton dès 1641 et dont nous étudierons en détail l'organisation dans un prochain chapitre.

CHAPITRE II

QUELQUES OPINIONS SUR LE TRAITEMENT DE LA FOLIE AU XVIII^e SIÈCLE SAUVAGES — POMME — LIEUTAUD — TISSOT

Parallèlement à l'assistance s'organise le traitement. (1) « Au XVIII^e siècle, « les fous, écrit Esquirol, étaient regardés comme incurables ». Cette assertion est une erreur... Loin de croire à l'incurabilité de la folie, jamais on n'a eu plus de confiance en l'efficacité de mille drogues d'origine animale, végétale ou minérale pour guérir les insensés, considérés toujours comme atteints de maladie du cerveau. »

Parmi les nombreux médecins qui se sont occupés alors du traitement des aliénés, il en est quatre qui méritent tout particulièrement de retenir notre attention. Ce sont Boissier de Sauvages, Pomme, Lieutaud, Tissot.

Nous verrons par l'étude de leurs opinions en ma-

(1) P. SÉRIEUX. — *Le traitement des maladies mentales au XVIII^e siècle.*

tière de médecine mentale que, non seulement ils se sont attachés à guérir leurs malades par l'emploi des moyens de douceur, par « la médecine de l'esprit » ; mais encore par la mise en œuvre d'une thérapeutique rationnelle très proche de celle qu'emploie encore le ^{xx}^e siècle. Le premier, François Boissier de Sauvages de la Croix, né à Alais en 1706, mort en 1767, fut médecin du Roy et professeur à la Faculté de Montpellier.

Parmi ses nombreux ouvrages, deux nous intéressent particulièrement : dans son *Traité des classes des Maladies*, paru en 1731 et la *Nosologia Methodica sistens Morborum classes genera et species* publié en 5 vol. in-octavo à Amsterdam en 1763. (1) « Le médecin, dit-il, chargé de donner ses soins aux aliénés doit être instruit, doux et patient. Il doit s'efforcer de gagner la confiance du malade et de découvrir la cause première de l'erreur, car il est impossible de remédier à la folie si on ignore la cause qui l'a produite...

« Ceux qui sont accoutumés à boire de l'eau-de-vie, du vin ou autres liqueurs semblables se trouvent mal quand on leur en interdit l'usage à cause d'une fièvre ou d'une plaie ; ces hommes tombent dans le délire, leur pouls devient petit et fréquent, la soif les tourmente, ils sont attaqués de céphalalgie... »

« A ces malades, il conseille l'alcool qui fera, dit-il, « disparaître les accidents ».

Cet esprit large et éclairé s'étonnait de la crédulité d'un Bodin prenant les fous pour des sorcières et il flé-

(1) Cité par SEMELAIGNE in *Aliénistes et Philanthropes*.

trissait les arrêts envoyant au supplice des êtres « qui ne méritaient que d'être renfermés aux Petites Maisons. »

Pierre Pomme qui vint ensuite, né à Arles en 1735, mort en 1812, médecin-consultant du Roi, a bien mérité de la Psychiâtrie en raison de l'importance qu'il accorda à la balnéothérapie. Dans un livre, célèbre à l'époque, le *Traité des affections vaporeuses des deux sexes ou maladies nerveuses*, paru en 1760, il donne nombre de sages conseils : (1) « Le médecin, dit-il, doit être compatissant, mais en même temps essayer de faire voir clair, de dissuader son client de persister dans des convictions erronées... Il tâchera de l'isoler des passions de l'envie, de la jalousie. »

A côté du traitement moral, nous lui voyons accorder une large place aux moyens physiques et à la médication : (2) « Il insiste sur l'efficacité des « bains domestiques » dans le traitement des affections vaporeuses, hystériques, hypochondriaques, mélancoliques. Il emploie surtout les bains tièdes prolongés d'une durée de huit ou de douze heures, et même de dix-huit ou de vingt-deux heures, avec application, sur la tête, d'un linge trempé dans l'eau froide... »

Dans l'hystérie il ordonne les lavements froids, les bains quotidiens : « Je laisse mes malades dans l'eau plusieurs heures de suite, trois ou quatre heures, quelquefois six heures et même plus. »

(1) Cité par JUQUELIER et VINCHON in *Les Vapeurs, les vaporeux et le Dr Pierre Pomme*.

(2) *Le traitement des maladies mentales au XVIII^e siècle*, par le Dr PAUL SÉRIEUX.

« Pour une jeune fille atteinte d'excitation maniaque il prescrit des bains domestiques tièdes de dix à douze heures par jour pendant dix mois. Dans un cas de folie intermittente, des bains de six à huit heures amènent la guérison en deux mois. Dans l'hypochondrie, Pomme exige l'abstention de vin et de spiritueux : L'eau est la seule et véritable boisson. » Il prescrit les humectants, les bains, les lavements tièdes et froids, le petit lait, les distractions, l'équitation. »

(1) « En cas d'insomnie, il met en garde contre les narcotiques qu'il remplace par de grands bains tièdes. »

(2) « Il rejette l'emploi des antispasmodiques : castor, éther, camphre, assa-fœtida, musc, mélisse, armoise, valériane, fleur d'oranger, menthe poivrée et conseille les relâchants, les délayants et humectants, les pédiluves chauds, les fomentations tièdes avec des herbes émollientes; les tisanes rafraîchissantes, l'eau de veau, d'agneau ou de poulet, le petit lait clarifié, etc. »

Écoutons maintenant Lieutaud, né à Aix en 1703, mort en 1780, qui fut médecin de Louis XV puis de Louis XVI. Il avait fait paraître en 1765 un « synopsis de médecine pratique » dans lequel il est question de quelques maladies mentales.

(3) Sur le traitement des mélancoliques nous trouvons que « l'abus des moyens médicamenteux fait souvent un très grand mal. Les saignées, les délayans, l'eau

(1) JUQUÉLIER et VINÇON. — *Loc. citée*, p. 13.

(2) P. SÉRIEUX. — *Loc. citée*, p. 13.

(3) LIEUTAUD. — *Synopsis universa praxeos medicæ*, 1765. Cité par TRÉLAT in *Recherches historiques sur la folie*.

simple en grande quantité, le lait d'ânesse, de chèvre, le petit lait, les eaux minérales froides, les bains, les applications réfrigérantes, composent les agens les plus généralement applicables. Mais au-dessus de tous ces agens thérapeutiques, s'élève « l'importance d'une manière de vivre convenable et régulière. Le régime alimentaire et les distractions exercent en effet une grande puissance sur les maladies. Les narrations, la promenade, l'équitation, un peu de temps après le repas, favorisent chez eux l'action digestive ».

Sur le traitement de la manie :

Les préparations opiacées, les narcotiques en général produisent rarement un bon effet et exaspèrent communément la maladie... On a retiré de bons effets du camphre.

Les bains froids, l'arrosage de la tête, les demi-bains peuvent être utiles.

« Les exemples de guérison de manies récentes sont nombreux, cette affection lorsqu'elle est ancienne se guérit au contraire rarement. »

Les opinions de Tissot, né à Grancey en 1728, mort en 1797 et qui suivit à Montpellier les leçons de Boissier de Sauvages, sont non moins instructives.

Il fit paraître en 1770 une partie de son grand *Traité des maladies des Nerfs* dont la publication ne fut terminée qu'en 1778 (édité à Paris chez Didot le jeune).

Dans une préface remarquable où il expose et justifie le plan de son ouvrage : anatomie puis physiologie des nerfs et du cerveau, les maladies des nerfs, causes de ces maladies, leur traitement et en particulier celui de

l'épilepsie, de la migraine, de l'hypochondrie, etc., il émet des idées intéressantes :

(1) « J'ai vu que plus on acquiert de connaissance dans ces deux parties (anatomie et physiologie) plus on acquiert de facilité à saisir les causes des maladies et par là même les vraies indications ». Il reconnaît une base organique aux maladies mentales :

...« Appelé à voir fréquemment des maladies de nerfs, bien convaincu par un examen attentif que quoique l'imagination exagère au malade les souffrances et le danger de son état, ce sont des maux physiques tout aussi réels que la pleurésie et la jaunisse. »

Au sujet du traitement.

(1) « Je n'ai rien négligé pour répondre quelque jour sur les causes et le traitement de cette cruelle et effrayante maladie (la folie) dont il paraît que les médecins ne se sont point occupés jusqu'à présent autant qu'il aurait été à souhaiter. »

En quoi consistera ce traitement ? Tout d'abord.

(1) « Je suis convaincu que très souvent les soins du médecin ne sont malheureux que parce qu'il ne connaît pas assez le moral de son malade ».

Pour la thérapeutique, il est partisan de la méthode relâchante de Pome « qui a produit de si belles cures. »

(1) « Le recueil de belles observations de M. Pome, dit-il, la multitude de celles que peuvent faire tous les

(1) TISSOT. — *Traité des Nerfs et de leurs maladies*, 1778 à Paris chez Didot le jeune. Bibl. nat. Td⁸³-78.

autres médecins, le grand nombre de maladies de nerfs dans lesquelles j'emploie tous les jours les bains, les aqueux, tous les relâchans ne permettent pas de doute qu'il n'y ait grand nombre de maladies de nerf dans lesquelles la méthode de M. Pome est la seule bonne ».

Il traite « des convulsions consécutives à la peur » par l'usage du lait, quelques bains tièdes, un régime doux, quelques boissons délayantes et un peu diaphorétiques, un exercice fréquent.

Ailleurs, il s'élève sur l'emploi inconsidéré des médicaments et les maladies qui en découlent.

« Aux uns conviennent les toniques, aux autres les relâchans. » La purgation souvent utile peut être nuisible si elle est administrée mal à propos.

(1) « Il fait d'une nourriture trop abondante un poison pour les épileptiques...., préconise un régime tout végétal : comme boissons, eau, bouillon de poulet ou de veau, tisanes (d'orge, mauve, violette, réglisse) lait, bains tièdes très longs et très fréquents, lavements tièdes répétés, long sommeil. Le petit lait est un des plus grands remèdes qu'il y ait dans la nature « il est efficace et prompt dans certains maux de nerfs affreux dus à l'âcreté de la bile.

« La tristesse ne supporte que les remèdes les plus doux : les bains tièdes de 2 ou 3 heures sont un de ceux qui réussissent le mieux.

Au sujet de l'épilepsie (2) « le régime qu'il recom-

(1) P. SÉRIEUX. — *Traitement des maladies mentales au XVIII^e siècle.*

(2) M. de FLEURY. — *Recherches cliniques sur l'épilepsie et sur son traitement.*

mande, dit le docteur Maurice de Fleury, vaut d'être reproduit à 130 ans de distance, il ne diffère pas énormément de celui que nous estimons aujourd'hui le plus rationnel. »

Enfin, il proscriit absolument le vin, et rejette l'usage du thé et du café: (1) « Le thé et le café, dit-il, introduits l'un au commencement, l'autre après le milieu du siècle passé, ont fait une époque qui a rendu les maux de nerfs infiniment plus fréquents, et qui les entretiennent. »

(1) TISSOT. — *Traité des maladies des nerfs.*

CHAPITRE III

LES FRÈRES DE SAINT-JEAN-DE-DIEU ALIÉNISTES

(1) « Une maison d'aliénés, dit Esquirol, est un instrument de guérison ; entre les mains d'un médecin habile, c'est l'agent thérapeutique le plus puissant contre les maladies mentales. »

Cette « Maison de santé d'Esquirol » nous paraît avoir existé dès la fin du xvii^e siècle : nous voulons parler des pensionnats des frères de Saint-Jean-de-Dieu, annexés à leurs hôpitaux ou « Charités » et au nombre de 10 dont Charenton, Senlis, Château-Thierry, Romans, etc., etc.

Dans ces établissements, on voit (2) « grâce aux documents d'Archives, dit M. le Docteur Sérieux, que les psychopathes, légalement internés, étaient médicalement

(1) ESQUIROL. — *Des maladies mentales.*

(2) P. SÉRIEUX et L. LIBERT. — *Le régime des aliénés en France au XVIII^e siècle d'après des documents inédits.*

traités, et que certaines maisons d'aliénés présentaient une grande similitude avec les pensionnats d'aliénés actuels ».

Les novices de Saint-Jean-de-Dieu (ordre fondé par le moine espagnol Jean de Dieu au xv^e siècle, et introduit en France par Marie de Médicis) subissaient à leur maison-mère de la Charité de Paris, avant leur profession, une véritable formation médicale et administrative, avec l'aide d'une bibliothèque abondamment pourvue de livres médicaux. On les (1) « appliquait aux études pour la médecine, la chirurgie, la pharmacie, le gouvernement et l'administration des établissements ».

(1) « Pour les pensionnats d'aliénés, la Charité de Charenton avec ses douze religieux, la Charité de Senlis avec ses sept religieux, sans parler des autres charités moins importantes, forment des praticiens rompus aux difficultés de la pratique psychiatrique. » (2) Ancêtres des médecins aliénistes, ils ont des psychopathes une connaissance pratique approfondie ».

Étudions maintenant le régime de ces établissements. Leur personnel médical était composé du (2) « frère directeur des pensionnaires chargé de la direction des aliénés et « correctionnaires » ; le frère infirmier, qui était en réalité le médecin de l'hôpital, le procureur ou sous-prieur et le prieur ou supérieur de la maison, dont on ne peut mieux définir le rôle qu'en l'assimilant à celui du directeur médecin de nos asiles d'aliénés. »

(1) P. SÉRIEUX. — *Le traitement des maladies mentales au XVIII^e siècle.*

(2) P. SÉRIEUX et L. LIBERT. — *Règlements de quelques maisons d'aliénés. Bulletin de la Société de médecine mentale de Belgique, juin 1914.*

Le personnel secondaire correspondant aux infirmiers de nos asiles se composait de « garçons » ou domestiques que les religieux devaient (1) « engager à traiter les aliénés avec beaucoup de douceur et de charité ».

Pour le classement des malades, (2) « il est saisissant de voir combien les règles que l'expérience avait enseignées aux frères de la charité, ressemblent à celles de la psychiatrie contemporaine. »

On distinguait :

1° Le « Bâtiment de liberté » pour les pensionnaires « Sages » et ceux de « bonne volonté » ;

2° Les Bâtiments de demi-liberté ;

3° La Force ou quartier de surveillance pour les pensionnaires resserrés.

(Ces deux derniers se subdivisent souvent en 2 et 3 sections distinctes).

4° Enfin une infirmerie.

Les pensionnaires du bâtiment de liberté jouissaient souvent de l'open-door ainsi qu'en témoignent les notes suivantes; (2) « Un pensionnaire de la Charité de Pontorson écrit en 1775 à l'intendant : « Ce cher prieur, qui me paraît un galant homme, me laisse la liberté d'aller aux environs me promener pourvu que je me rende à l'heure des repas et surtout du souper... (Joly : *Les lettres de cachet dans la généralité de Caen au XVIII^e siècle*).

(2) Sur un pensionnaire de Charenton entré pour fai-

(1) Cité par P. SÉRIEX. — *In Traitement des maladies mentales au XVIII^e siècle*.

(2) P. SÉRIEX. — *Traitement des maladies mentales au XVIII^e siècle*.

blesse d'esprit, le S^r de la Fontaine, on trouve la note suivante : « n'a aucune folie, serait en état de sortir, mais n'a pas assez de force d'esprit pour conduire ses affaires. Il a la liberté de sortir et d'aller se promener quand il veut ». Arch. nation. X. 2 b 1335.

Les pensionnaires de demi-liberté, aliénés calmes et inoffensifs, ont la liberté « de l'intérieur de la maison ». Latude, qui fut interné à Charenton, a laissé sur eux d'intéressants renseignements (1) « D'autres (fous) n'éprouvent ces accès de fureur que périodiquement et à certaines époques de l'année ; pendant tout le restant du temps, ils jouissent de leur esprit et de leur raison, alors on leur laisse toute liberté dans la maison et on ne les enferme qu'à l'instant où ils sont prêts à tomber dans cet état fâcheux. D'autres enfin n'ont qu'une démente douce et quelquefois plaisante qui souvent n'est occasionnée que par une seule idée... et à tout autre égard, ils paraissent avoir l'esprit net et présent ; ceux-là ont ordinairement la permission de sortir de leur chambre, de se voir, de se réunir, de se promener dans toute la maison ; quelques-uns mêmes obtiennent celle d'en sortir pendant le jour. »

A la Force sont placés les aliénés violents, insociables (1) les correctionnaires dont on redoute les mauvais instincts ».

« La Force de la Charité de Senlis est divisée en deux sections, l'une de 22, l'autre de 14 chambres, ayant chacune rez-de-chaussée et premier étage, préau, corridor.

(1) Cité par P. SÉRIEUX. — *In Traitément des maladies mentales au XVIII^e siècle.*

Il y a une chambre plus grande qui peut recevoir trois lits et un chauffoir. Les chambres sont toutes garnies d'un bois de lit, de table et de chaise. La Force est chauffée par trois poêles de fonte ; cinq lanternes de verre éclairent les corridors. Elle possède « une baignoire de cuivre garnie de sa couverture » et une fontaine de cuivre étamé ».

(1) « Quant au cachot, ce n'était d'après (2) l'Eclaircissement de 1783 « qu'une chambre plus forte que les autres mais saine ». Si un pensionnaire y est isolé, le prieur doit « instruire sur le champ le ministre ou le magistrat des motifs qui l'ont déterminé à infliger cette punition ».

A l'Infirmierie étaient placés ceux qui « (2) avaient besoin d'attentions particulières... pensionnaires affaiblis par le refus des aliments ou hantés d'idées de suicide ».

Nous étudierons la vie médicale de ces pensionnats d'après des documents tels que : les Registres capitulaires des Charités, les Ordonnances des provinciaux. Le 22 août 1719 le Provincial recommande (3) « la miséricorde et la compassion envers les pauvres malades.... comme aussy d'estre honeste, doux... envers MM. les pensionnaires et de les consoler ». Arch. Nat. FF₁₃ 84. En 1722, nouvelle ordonnance (3) « Le P. Prieur visitera au moins deux fois par semaine tous les pensionnaires qui sont détenus dans cette maison, tant pour les consoler que pour connoître leur situation et leur faire fournir

(1) P. SÉRIEUX. — *Le Traitement des aliénés au XVIII^e siècle.*

(2) Publié *in extenso* dans *Règlements de quelques maisons d'aliénés* par P. SÉRIEUX et L. LIBERT.

(3) Cité par P. SÉRIEUX, in *Le Traitement des Maladies mentales au XVIII^e siècle.*

leurs besoins et qu'ils soient tenus proprement afin d'être en état d'en rendre compte par lui-même à Messieurs les Magistrats, et à leurs parents lorsqu'ils le requerront ».

Dans l'ordonnance de 1730, nous lisons :

(1) Le religieux chargé du soin de la cuisine donnera à la réquisition des religieux des pensionnaires ce qu'ils lui demanderont pour la satisfaction de ceux d'entre les messieurs qui, étant dégoûtés, souhaiteront quelque chose de particulier, pourvu qu'il n'y aye pas d'abus et que tout se passe de concert avec douceur et charité....

Les religieux qui sont aux pensionnaires veilleront à ce que le pain, le vin, les portions et le dessert soient toujours servis en leur présence afin qu'il n'arrive aucun abus de la part des domestiques.... ils feront leur tournée chez chacun de ces messieurs pour voir s'ils ont ce qu'on leur a envoyé et pour faire manger les aliénés, les traitant tous et engageant les domestiques de les traiter avec beaucoup de douceur et de charité ».

Le Règlement de 1765, art. 7, préconise les visites et contre visites médicales :

(2) Le prieur fera la visite au moins une fois par semaine de tous les prisonniers l'un après l'autre, et séparément, pour les consoler... s'assurer par lui même s'ils sont traités comme ils doivent l'être ; le sous-prieur la fera tous les jours et le religieux qui sera chargé de

(1) Cité par P. SÉRIEUX, in *Traitement des Maladies mentales au XVIII^e siècle*.

(2) Cité par P. SÉRIEUX, in *Règlement de quelques maisons d'aliénés au XVII^e et XVIII^e siècle*.

la direction (des aliénés) la fera quatre fois par jour, principalement dans le temps des repas, et après la retraite, c'est-à-dire après l'heure du soir où ils doivent être enfermés dans leur chambre ».

Les gardes de nuit mêmes sont prévues :

(1) « Ils (les aliénés) doivent être surveillés jour et nuit exactement afin que le supérieur de la maison puisse à chaque heure être instruit de l'état de la maison et des dispositions de chacun de ceux qui y sont renfermés ». (Arch. Ille-et-Vilaine C 161).

(1) « Enfin lorsque les pensionnaires seront malades, prescrit le Règlement de 1764, on les forcera de venir à l'infirmerie qui sera un lieu sûr dans la maison, muni de tout ce qui sera nécessaire, et on pourvoira dans cet endroit à tous les besoins spirituels et temporels dont ils auront besoin ». Et plus tard, dans l'Eclaircissement de 1783.

(2) « ... Cette infirmerie est chauffée par un poêle ou par une cheminée : Un religieux instruit dans la médecine et la chirurgie, visite tous les jours deux fois ces malades et leur prescrit les remèdes et les rafraîchissements nécessaires ».

On se demandera maintenant quel était le genre de vie des pensionnaires dans ces établissements. C'est encore au règlement de 1765 et à l'Eclaircissement de 1783 que nous nous reporterons.

(1) Cité par P. SÉRIEUX, in *Traitement des maladies mentales au XVIII^e siècle*.

(2) Cité par P. SÉRIEUX et L. LIBERT, in *Règlements de quelques maisons d'aliénés*.

A l'art. 11 du Règlement :

(1) « Tous les prisonniers ne se serviront point, sous quelque prétexte que ce soit d'habits de redingotes, de chapeaux ni de souliers ; on ne leur laissera ni couteaux, ni ciseaux, ni fourchettes de fer, ni canne, ni bâton ; ils seront rasés tous les huit jours et il y aura quelqu'un de présent à l'usage qu'ils feront des ciseaux, qu'on reprendra aussitôt qu'ils s'en seront servis.

« Ceux qui sont à l'entretien des religieux seront vêtus d'une robe de chambre, avec la veste de calmande ou de moelton à fleur, doublée d'une étoffe chaude, un gilet de moelton, une culotte de drap d'Elbœuf doublée de peau, un bonnet, des bas de laine et des pantoufles ; les chemises seront de toile blanche honneste, mais ne seront point garnies, et les mouchoirs seront communs.

Art. 12. — Logements. — Ils seront tous logés séparément dans une chambre ou il y aura un lit composé d'une paillasse, un bon matelas, un traversin, un oreiller, deux couvertures, deux draps, une table, etc.

Art. 13. — Nourriture. — Chaque prisonnier pourra faire trois repas, on lui donnera à déjeuner du pain autant qu'il en voudra. Il aura à dîner une chopine de vin, mesure de Paris, ou le demi-septier de la grande mesure... une soupe, un bouilli, une entrée, il lui sera servi pour son souper le dimanche, le mardi et le jeudi, du veau et du mouton rosty, ou volaille et gibier. Le lundi et le mercredi, un ragoût de viande de boucherie, ou de volaille, ou de gibier.

(1) Cité par P. SÉRIEUX. In *Règlements de quelques maisons d'aliénés*.

Ils auront, en été, une salade le dimanche et le jeudi, et seulement le dimanche en hiver ; il en sera de même pour les desserts.

Les jours maigres, on leur donnera du poisson de mer ou de rivière frais ou salé à dîner ; ils auront le soir à souper des légumes ou des œufs, et on en donnera à ceux qui n'aimèrent point la nature du poisson qu'on leur servira. Le vin sera du pays, et la viande, ainsi que le pain seront de la meilleure qualité.... Quant à la quantité on se règlera sur l'appétit du prisonnier, prenant garde cependant que sous ce prétexte il n'en abuse. Dans les pays de cidre, la mesure sera double de celle du vin ».

Dans l'Eclaircissement de 1783, nous trouvons à l'article Ordre et Discipline, Emploi de la journée :

(1) « A 4 heures et demie du matin en été et à 7 heures en hiver, on ouvre les chambres des prisonniers et ils ont la faculté de se promener dans les cours jusqu'à l'heure de la prière et de la Messe qui se disent à 7 heures en été et à 8 heures en hiver. Le déjeuner se distribue à l'issue de la Messe, le dîner à 10 heures $1/2$, la prière du soir à 4 heures, le souper à 5 heures $1/2$; à 9 heures en été et à 7 h. en hiver, l'on renferme chaque prisonnier dans sa chambre après avoir retiré sa lumière et éteint tous les feux avec de l'eau ».

Plus loin, à l'article Délassement :

(1) Dans les moments du jour qui ne sont point remplis par les repas et les exercices de piété, l'un des reli-

(1) P. SÉRIEUX. — *Règlement de quelques maisons d'aliénés au XVIII^e siècle.*

gieux, Directeur des pensionnaires, escorté de plusieurs domestiques affidés, accompagne à la promenade dans les jardins une partie des prisonniers, tandis que ceux qui sont restés dans la maison de force s'occupent à la lecture, ou à quelques jeux, tels que les échecs, le tric-trac, les dames, le billard ». Les pensionnaires avaient encore à leur disposition une bibliothèque, des gazettes.

A Charenton (1) « ils vivent entre eux, reçoivent les visites des religieux, travaillent, organisent des concerts ».

Les frères de Saint Jean de Dieu, ainsi qu'en témoignent leurs rapports (1) avaient une notion très exacte des maladies mentales ; la lecture de leurs bulletins de santé permet de faire nombre de diagnostics rétrospectifs.

Connaissant bien leurs malades, ils les traitaient avec sagesse et prudence. Leur médication était celle de l'époque : saignées, purgatifs, vésicatoires, antispasmodiques, narcotiques, électricité. Ils font largement usage de la balnéothérapie pratiquée à Charenton dès 1720.

Une grande attention est accordée au traitement moral et l'on retrouve dans chaque ordonnance ou règlement la recommandation d'agir « avec beaucoup de douceur et de charité » à l'égard des malades.

Pour les anormaux, on utilise fréquemment l'isole-

(1) P. SÉRIEUX. — *Le Traitement des maladies mentales au XVIII^e siècle*.

ment « pour prévenir la contagion des mauvais sujets entre eux et les autres pensionnaires ».

Il convient aussi (1) « de mettre dans une chambre particulière, celui qui arriverait afin de se donner le temps d'étudier leur caractère. Quelquefois l'exemple de l'un corrige l'autre, quelquefois aussi il le gâte. C'est au supérieur à y mettre la prudence et l'intelligence nécessaire » (*Réflexion sur le mémoire des religieux de la Charité*, 1784, Arch. Ile-et-Vilaine C. 161).

Pour l'amendement de ces mêmes anormaux, on tient grand compte aussi de l'influence de l'entourage, de la religion, des visites, etc.

Le traitement moral préconise encore : les sages exhortations, les bons livres, les exercices de religion, le travail, les distractions bien comprises et surtout une stricte discipline.

(1) « En 1782, Mirabeau parle avec éloge du père Poution, supérieur du Couvent de Manosque, qu'il a observé pendant un an et qui fut surnommé par ses contemporains « le guérisseur de fous ».

Ce religieux déclare à Moure en 1789 qu'un malade lui ayant été amené garrotté des pieds à la tête, il le débarrasse de ses liens persuadé que toutes les chaînes étaient désormais inutiles ». Il emploie les bains, les promenades « car les promenades et le grand air font le plus grand bien aux insensés. Et Moure affirme en 1791 « qu'il faut des soins plutôt que des chaînes aux insensés ».

(1) Cité par P. SÉRIEUX. *In traitement des maladies mentales au XVIII^e siècle.*

Enfin, nous avons eu la bonne fortune de trouver aux Archives ce document, peu suspect de partialité, puisqu'il était fourni en pleine tourmente révolutionnaire (1792) (1) « Etat de situation et administration de l'hôpital général de la Charité de Marseille en 1789 pour être mis sous les yeux de MM. les membres du Comité des secours publics et dressé par l'ordre du dit comité, transmis aux directeurs du dit hôpital par MM. les maires et officiers municipaux par leur lettre du 3^e janvier 1792 ».

Suit un état des loyers, rentes etc., le détail des malades traités, le personnel de l'hôpital et pour terminer cette appréciation :

« Quant aux améliorations dont cet hôpital est susceptible, il nous paraît difficile d'en proposer pour ce qui concerne le régime de son administration.

L'expérience de plus d'un siècle dépose à cet égard en sa faveur d'une manière respectable et décisive. »

(1) Arch. nation F₁₅, 226.

CHAPITRE IV

DEUX INSPECTEURS GÉNÉRAUX SOUS L'ANCIEN RÉGIME COLOMBIER ET DOUBLET

(1) « Il n'est pas jusqu'aux inspecteurs généraux de nos asiles qu'on ne retrouve dans la seconde moitié du xviii^e siècle, dit M. le docteur Sérieux. Rappelons que deux médecins très renommés, Colombier et Doublet étaient, le premier, inspecteur général, le second, inspecteur adjoint des maisons d'aliénés et maisons de force. »

En 1780, la philanthropie était à l'ordre du jour ; le gouvernement, à l'instigation du ministre Necker et de sa charitable femme, s'occupe de réorganiser l'assistance hospitalière. Un département spécial est créé dont Chaumont de la Millière dirige la partie administrative, Colombier et Doublet la partie médicale.

(1) *Le régime des aliénés en France au XVIII^e siècle* P. SÉRIEUX et L. LIBERT.

La vie de Jean Colombier, né à Toul en 1736, mort en 1789, ne fut qu'une longue suite de pérégrinations et, à une époque où les chemins de fer n'existaient pas encore, on est tout surpris, à partir de 1780, de le rencontrer successivement dans presque tous les hôpitaux de France.

Hygiéniste remarquable, grand observateur, son activité prodigieuse s'exerce dans tous les domaines. Il consigne son passage dans chaque hôpital par un rapport de 4 à 5 pages d'une grande clarté dont le plan est invariable et où il envisage jusqu'aux moindres détails ; rien ne lui échappe.

Voici le plan suivi :

Historique de l'hôpital. Situation, composition du bureau d'administration, gestion de ce bureau, personnel supérieur et subalterne, revenu, dépense, excédent de l'un ou de l'autre. Agencement de l'hôpital (souvent un plan est ajouté). Tenue des salles, salubrité, nombre des malades, nourriture et régimes, vie médicale, lingerie et pharmacie.

Il termine par des observations, qui renferment chaque fois quelques sages appréciations.

Au point de vue spécialement psychiatrique, ces rapports — dont nous avons pu retrouver un certain nombre aux Archives Nationales — nous font connaître les services d'aliénés annexés aux hôpitaux généraux et dépôts de mendicité du siècle dernier. (On verra qu'on y est loin de la perfection du régime des pensionnats que nous étudions au précédent chapitre).

Sur l'hôpital général de Montpellier ; un des premiers

visités, nous lisons que (1) « ... on y observe plusieurs départements relatifs à l'espèce de malade et aux sexes : le premier étage est destiné aux soldats, le second aux pauvres... outre cela, il y a des loges pour les fous et les folles, au nombre de vingt environ. »

Après avoir remarqué que cet hôpital est un de ceux qui ont acquis la plus juste célébrité, tant par la manière dont il est tenu que par les gens habiles qui sont attachés à son service, il ajoute, cependant, qu'il serait à désirer « que les médecins fissent leur visite à une heure fixe le matin et l'après-midi avant les heures de distribution, et qu'au lieu de se borner à écrire ou faire écrire les remèdes, ils y ajoutassent la quantité et la qualité d'alimens qu'ils jugent à propos de faire donner à chacun... On pense qu'il faut qu'il y ait un élève en chirurgie à la distribution, qu'il lise le cahier de visite pour reconnaître ce qui y est prescrit et qu'il examine les malades avant qu'on leur livre des alimens afin que s'il y avoit quelques-uns des dits malades qui eussent de la fièvre ou des accidens, la nourriture put leur être retranchée...

Le département des fous et des folles est un des meilleurs qu'on connoisse quoiqu'il soit médiocre en étendue. »

À l'hôpital de Castelnaudary qui a hérité de 400.000 livres de l'évêque de Saint-Papoul, Colombier conseille d'employer l'excédent de ses recettes à « un établissement de 40 lits pour les fols et 10 pour les femmes en couches ».

(1) Arch. nation. F₄₅-226.

A l'hôpital de « Nismes » où il est appelé en novembre 1785 il signale que malgré la sage économie de l'administration, il a fallu recourir aux emprunts (1) « cependant il reste encore huit loges de fols à construire et auxquelles on se propose de travailler incessamment.

Cette œuvre étrangère à la maison étoit dès son origine d'un très petit objet par ce que cette classe de pauvres étoit peu considérable ; en 1755 le nombre n'excédoit pas cinq ou six mais insensiblement il s'est accru de manière que la construction de nouvelles loges devient indispensable... Il arrive souvent d'être obligé de réunir deux à trois fols dans la même loge.

Il faudrait quatorzes loges... formant un objet de dépense d'environ 18 à 19.000 livres. Là se trouvent compris deux bains séparés pour les deux sexes : partout ils ont le plus grand succès ; on abrège la durée des maladies ou du moins on les rend moins fâcheuses... M. Mit-tier le père, médecin de l'Hôtel-Dieu, offre de veiller avec le plus grand soin afin que les bains soient administrés à propos et avec précaution ».

Le rapport sur Clermont-Ferrand nous apprend que l'hôpital général reçoit dix aliénés depuis 1707. « Le nombre des insensés augmentant dans la province, on demande un agrandissement de leur quartier (2) « local qui, d'ailleurs présente le spectacle rebutant d'un lieu destiné à des animaux immondes. » A ceci, Colombier répond : « L'inspecteur général des hôpitaux s'est assuré

(1) Arch. nation. F₁₅ 226.

(2) Arch. nation. F₁₅ 228.

par lui-même de la nécessité d'augmenter et d'asséner les bâtiments destinés aux insensés de l'hôpital général de Clermont..... Dans son rapport du 7 novembre 1785 il a exprimé ce besoin en observant que ce seroit le cas d'obliger ses administrateurs de se conformer à (1) l'Instruction publiée par ordre du gouvernement sur le Traitement des Insensés... mais c'est une raison de plus pour lui accorder les fonds ci dessus. »

Indépendamment des tournées d'inspection proprement dite, il est encore envoyé chaque fois qu'une contestation ou qu'une réclamation s'élève. Homme judicieux et prudent, il est pris comme arbitre dans les questions les plus délicates et sa décision fait force de loi, le plus souvent d'ailleurs, à la satisfaction générale.

C'est ainsi que nous le retrouvons en Champagne, à Epernay, en janvier 1785. Un différent s'est élevé entre le maréchal de Ségur, ministre de la guerre et M. d'Orfeuil, intendant de Champagne, au sujet d'un soldat, aliéné du régiment de Béarn, natif de Châtillon-sur-Marne actuellement interné à la prison St-Denis et qui (2) « n'ayant contracté son engagement que le 16 janvier 1783 ne pouvoit être susceptible par son peu de service de la grâce que le Roy accorde aux anciens soldats qui ont le malheur de tomber en démence ». Le maréchal de Ségur veut donc le faire transférer à l'hôpital d'Epernay pour qu'il y soit traité au frais de la généralité de Champagne. Ce à quoi les administrateurs de l'hôpital

(1) Nous étudierons plus loin page 40 le mémoire auquel il est fait allusion.

(2) Arch. nation. F¹⁵ 227.

répondent qu'ils sont dans l'impossibilité absolue de recevoir ce malade, vu leur extrême pauvreté et prient M. l'intendant « de faire révoquer l'ordre du ministre... » M. d'Orfeuil ayant cru devoir adresser copie de la lettre de ces administrateurs à M. le maréchal de Ségur en a reçu pour réponse « qu'il devoit pourvoir au placement de ce malheureux ».

« J'ai observé au ministre de la guerre, ajoute l'intendant, qu'il n'y avoit aucun autre hôpital dans l'étendue ni du Baillage, ni de celui de Châtillon-sur-Marne et je lui ai fait connoître en même tems qu'il n'y avoit actuellement dans toute la Champagne aucun établissement propre à enfermer des fols. »

Colombier, envoyé sur les lieux, tranche la question, il fait un exposé très net des faits et conclut :

(1) « Puisque M. le maréchal de Ségur croit devoir refuser un secours sur les fonds du département de la guerre, que la famille de ce malheureux et la communauté de Châtillon sont dans l'impuissance de subvenir à cette dépense, que M. l'intendant n'a point de fonds de la province destinés à cet objet et qu'il n'y connoit aucune maison pour placer les fous, il paroît que le seul moyen praticable seroit d'imposer l'élection de Châtillon au prorata d'une pension de 150 S. pour cet insensé et de le placer soit au dépôt de mendicité de Châlons, soit à Bicêtre ou il sera facile de le faire recevoir par ce moyen sans qu'il soit à charge à ces maisons. »

(1) Arch. nation. F₁₅ 227.

En 1789, Colombier étant en tournée d'inspection en Alsace tomba malade et revint à Paris où il mourut : (1) « l'an 1789, le mardy 4 aoust à midy, à la suite d'une maladie gangraineuse et après avoir été administré dans le cours d'ycelle ». Sa mort n'interrompt pas l'œuvre de réorganisation entreprise ; son collaborateur Doublet continue l'inspection des asiles d'Alsace. (François Doublet, né à Chartres en 1751, mort en 1795, fut professeur de pathologie interne à la faculté de médecine de Paris où Pinel lui succéda).

En septembre 1789, Doublet est à l'hôpital bourgeois de Schlestadt et il y signale que :

« (2) A droite de ce corps de logis que constitue l'hôpital sont deux maisons très vieilles qui se touchent.

« Depuis quelques années, on y place les femmes vieilles ou infirmes, les vieillards les plus caduques, quelques pensionnaires et les infirmes les plus incommodes, tels que les fous et les imbéciles. Cette maison est très proprement tenue mais l'emplacement est beaucoup trop petit, ce qui produit de l'entassement et de la confusion. »

Enfin en octobre 1789, Doublet inspecte Haguenau et c'est le dernier rapport que nous ayons retrouvé de lui. Sa conclusion intéresse tout particulièrement la psychiâtrie.

(2) « Il seroit également avantageux pour l'Alsace que toute la partie de l'hôpital d'Haguenau qui devroit être occupée par les militaires fut destinée à servir d'asyle

(1) Arch. nation. Cote Y 13454. Scellé après le décès de M. Colombier, conseiller d'Etat, inspecteur général des hôpitaux et prison de France.

(2) Arch. nation. F 15 228^a.

aux infirmes les plus abandonnés et qui ont le plus besoin de vivre isolés et de respirer un air pur. Tels sont les fous et les épileptiques de la province...

Il seroit bien à souhaiter qu'il y eut dans chaque province une maison uniquement destinée à recueillir les fous et les épileptiques qui, dans les hôpitaux, sont relégués dans les pièces les plus insalubres et les plus éloignées du service et qui, soustraits à tous les yeux, éloignés de tous les soins, sont abandonnés à toute l'horreur de leur sort. »

En 1785, et probablement sur le vu des rapports de ses inspecteurs généraux, le gouvernement avait conçu le dessein de réformer l'assistance aux aliénés. Il chargea Colombier et Doublet qui, par leur expérience des hôpitaux, en étaient évidemment le plus capable, de rédiger une Instruction destinée à être répandue par toute la France.

C'est (1) l'Instruction sur la manière de gouverner les insensés et de travailler à leur guérison dans les asyles qui leur sont destinés. » (Instruction imprimée par ordre et aux frais du gouvernement).

Le dix-neuf premières pages qui traitent de l'organisation des maisons d'aliénés, sont dues à Colombier la fin, qui étudie le traitement des maladies mentales, est de Doublet.

Dans une première partie, Colombier envisage d'abord le devoir qu'ont les familles de traiter leur malade à do-

(1) Publié par P. SÉRIEUX et L. LIBERT, dans *Le traitement et l'assistance des maladies mentales, au temps de Louis XVI. Chronique médicale*, 15 juillet. 1^{er} août 1914.

micile aussi longtemps qu'il est possible ; par « cette persévérance, on obtient parfois une parfaite guérison. » Si la famille ne le peut pas ou si l'aliéné devient trop difficile, il faut le placer en désignant « les dépôts et quelques hôpitaux dans chaque généralité pour recevoir les internés.

Mais, « en retranchant seulement de la société les malheureux dont l'esprit est aliéné, on ne remplit pas entièrement les vues que l'on doit se proposer... dans tous les cas il est essentiel de traiter d'abord les malades, surtout lorsque la folie est commençante ; mais quand on a employé inutilement toutes les ressources nécessaires pour la guérison ou lorsque la démence est ancienne, on ne doit point croire que les malades ne guériront point, puisque l'expérience démontre qu'il arrive souvent des révolutions heureuses dans ces individus qui reviennent entièrement à la raison au moment où on s'y attend le moins. »

Colombier envisage alors l'organisation la plus propre à la guérison ou à l'amélioration des malades.

Il faudra : un « air pur », de « l'eau salubre », des promenades. Leur bâtiment comprendra plusieurs corps de logis ayant chacun leur cour. Chaque insensé aura sa loge ; « Au centre de la cour, il y aura un bâtiment dans lequel seront placées plusieurs baignoires de pierre où l'eau arrivera froide et chaude... il y aura un département pour les imbéciles, un second pour les fous violents, un troisième pour les fous tranquilles, un quatrième pour ceux qui auront des intervalles lucides

d'une certaine durée et qui paraissent dans le chemin de la guérison. »

Il fixe ensuite point par point le régime : le vin à titre exceptionnel, de la viande deux fois par semaine « les autres tems une nourriture composée de légumes cuits à l'eau et au beurre, une livre et demie de pain par jour » « pour ceux qui refusent les aliments solides, une pinte de lait » « du reste comme il est nécessaire que chaque insensé suive le régime qui convient le mieux, le médecin ou le chirurgien fixera chaque jour les doses et les qualités d'aliments. »

Pour le vêtement, il préconise entre autres choses « une camisole nouée par derrière avec des rubans de fil, une robe longue, fermée par le bas... »

Enfin, on préparera le traitement médicamenteux par divers moyens, dont les bains souvent répétés.

Les serviteurs devront être vigilants, doux et fermes et rendre compte aux officiers de santé des progrès en bien ou en mal qu'ils observent dans les insensés « si les liens sont quelquefois nécessaires, il faudrait leur ôter ce qu'ils ont de cruel et d'humiliant .. Les coups doivent être proscrits et sévèrement punis. »

Colombier enfin demande un règlement qui fixe les heures des bains, de distribution d'aliments, l'ouverture et la fermeture des loges, etc.

(1) Dans la seconde partie, Doublet insiste longuement sur les diverses espèces de traitements.

(1) Analysé par P. SÉRIEUX. — In *Traitement des maladies mentales au XVIII^e siècle*

Il envisage pour cela quatre sortes de folies : la frénésie (délire furieux avec fièvre) qu'il traite par la saignée, les vésicatoires, les lavements purgatifs, les boissons abondantes, les bains tièdes, le bonnet mouillé sur la tête, les douches froides.

Dans la manie, il préconise encore la saignée, les ventouses, les sangsues, les bains tièdes, les purgatifs répétés, les ulcères artificiels, les bains modérément chauds pendant deux heures suivis d'une douche froide.

Les maniaques convalescents « jouiront d'une sorte de liberté » ; ils auront encore des bains froids, des douches, des purgatifs, du lait.

Aux maniaques non améliorés, on donnera du camphre, des narcotiques tels que l'opium.

Ils seront bien nourris : riz, gruau, bon vin, quinquina.

Dans la mélancolie, on donnera des tisanes apéritives, des bains tièdes, du petit lait, on s'abstiendra de purgatifs.

Dans l'imbécillité, (qui comprend aussi les états démentiels), on donnera encore des purgatifs, bains, douches, les cautères derrière les oreilles, le traitement électrique, le trépan dans les cas de traumatismes craniens.

CHAPITRE V

TROIS GRANDS ADMINISTRATEURS TENON — LA ROCHEFOUCAULD — CABANIS

La réorganisation de l'Assistance fut menée activement sous le règne de Louis XVI. Non content de la création d'un département spécial et de deux postes d'inspecteurs généraux, le roi, qui sait que l'on est fort mal à l'Hôtel-Dieu, charge l'Académie des Sciences en 1785, de donner son avis sur la réforme des hôpitaux et leur réfection. Une commission d'hommes éminents est immédiatement désignée par l'illustre compagnie. Tenon en fait partie et nul n'y paraît mieux indiqué. Ce grand homme né à Scepeaux, près de Joigny, en 1724, mort en 1816, illustre chirurgien et philanthrope, avait consacré sa vie aux œuvres d'assistance « (1) il a visité non seulement avec soin tous les hôpitaux de la capitale, mais il s'est aussi procuré des renseignements sur tous ceux des provinces ». Ceci ne suffit pas encore ; avant de donner un

(1) Extrait du registre de l'Académie Royale des Sciences, 1787.

avis décisif, il fait une enquête à l'étranger, reçoit des lettres de Toscane, d'Espagne, d'Autriche... Enfin, averti par la renommée de la supériorité des hôpitaux anglais, il se fait envoyer en mission dans ce pays par l'Académie des Sciences pour y étudier sur place leur organisation (1) « Notre projet de passer en Angleterre fut d'abord adopté par MM. les commissaires pour les hôpitaux. M. Coulomb et moi, nous partîmes munis de la sanction de l'Académie ».

A son retour, et fort d'une expérience « (2) de vingt années d'observation » il publie en 1788 ses *Mélanges sur les Hôpitaux de Paris*, recueil de cinq mémoires et plans du plus grand intérêt. Nous nous attacherons surtout ici encore à l'étude de la partie « réforme psychiatrique » de son œuvre.

Son premier mémoire intitulé « Tableau des Hôpitaux de Paris et où l'on rend compte de leur destination particulière » nous apprend que dans Paris, il n'y a pour les fous (indépendamment des fondations privées) que l'Hôtel Dieu pour les y traiter et quand ils sont reconnus incurables, Bicêtre, la Salpêtrière et les Petites Maisons pour les maintenir, et il ajoute immédiatement en note à (2) « secours à désirer : Il n'y a presque pas de secours encore pour la folie ».

Il nous apprend dans un second mémoire ! « Description abrégée des principaux hôpitaux de Paris », qu'aux Petites Maisons sont 44 loges pour des fous furieux des

(1) Extrait du registre de l'Académie Royale des Sciences, 1787.

(2) TENON. — *Mélanges sur les Hôpitaux*.

deux sexes déclarés incurables et où d'ailleurs ils ne sont admis que sur un certificat de médecins et chirurgiens attestant leur incurabilité.

A la Salpêtrière, hôpital de femmes, sont renfermées des folles en très grand nombre. A Bicêtre, des fous.

Dans un troisième et un quatrième mémoire, il étudie spécialement l'Hôtel-Dieu, composé en réalité de huit hôpitaux différents. Dans l'hôpital central, qui correspond à l'Hôtel-Dieu actuel, des vingt-cinq salles qui le composent, deux sont occupées par les fous, une pour les hommes, la salle Saint Louis, l'autre pour les femmes, la salle Sainte-Geneviève. A ceci il faut joindre un office et un cabinet de bains avec deux baignoires. Il y avait deux domestiques mâles à gages dont un pour le service des bains.

Chacune des salles renferme six grands lits et 8 petits lits, un grand lit contenant quatre personnes, Tenon s'élève ici violemment contre cette déplorable coutume. « Comment a-t-on pu espérer qu'on pourrait traiter des aliénés dans des lits où l'on couche trois ou quatre furieux qui se pressent, s'agitent, se battent, qu'on garrotte, qu'on contrarie, dans des salles infiniment resserrées, à 4 rangs de lits », et il fait remarquer qu'à ce point de vue, l'Hôtel-Dieu de Paris est l'un des plus arriérés d'Europe ; à Lyon, par exemple, ils ont des chambres séparées au nombre de 38 ; à Rouen, ils ont 85 loges.

Cependant, ajoute-t-il (1) « l'état déplorable des fous furieux a depuis longtemps fixé les regards du gouver-

(1) TENON. — *Mélanges sur les Hôpitaux.*

nement... On n'est reçu à la Salpêtrière et à Bicêtre que sur un ordre du ministre qui a le département de Paris ; on ne l'obtient qu'en prouvant que ceux pour lesquels on le sollicite ont été traités, et que le succès n'a pas répondu aux espérances qu'on avait eues de les guérir... Enfin M. le lieutenant général de police a une inspection directe sur les maisons particulières où on admet les fous... afin de prévenir les abus qui pourraient s'y introduire au préjudice de la liberté des citoyens. »

Le cinquième et dernier mémoire : « de la formation et de la distribution des maisons destinées à remplacer l'Hôtel Dieu de Paris », est le plus intéressant pour nous.

Tenon y conseille des hôpitaux spéciaux pour chaque groupe de maladies. Ce seront : un hôpital « d'urgence » au centre de Paris et quatre autres hors les murs : La Roquette, pour les femmes enceintes, Saint-Louis, pour les épidémies et les maladies de peau, l'Ecole militaire, pour les contagieux et enfin... Sainte Anne pour les fous curables.

(1) « L'hôpital Sainte-Anne ou de la Santé, nous dit-il ailleurs, fondé en 1657, était situé dans la campagne, au-delà du Boulevard, près la rivière des Gobelins. Il renferme six salles pouvant loger 570 pauvres... Cet hôpital n'est dans ce moment d'aucun usage. »

C'est sur l'emplacement de cet hôpital, non loin de l'actuel asile clinique, que Tenon propose de rassembler deux cents folles et fous curables. Ils'attache longuement à l'étude de la distribution de cet établisse-

(1) TENON. — *Mélanges sur les Hôpitaux*.

ment ; « (1) des hôpitaux de fous curables ne doivent pas être faits comme aucun des autres ; ils doivent être bien construits car, ajoute-t-il bien avant Esquirol, ils font eux-mêmes fonction de remède ».

Et plus loin : (1) « Un point essentiel dans le traitement de la folie, c'est de ne pas contrarier ceux qui en sont affectés, de ne les priver de leur liberté qu'autant qu'ils pourraient nuire ; du reste de les laisser à leur volonté dans leurs loges, infirmerie, galerie, promenoirs, faire un exercice qui les dissipe et que la nature leur commande. »

De là deux objets à réunir dans les hôpitaux de fous curables : « des pièces où ils soient sainement et en sûreté au moment de leurs accès ; des moyens de liberté accordés avec circonspection pour les temps de rémission, de déclin du mal et de guérison presque assurée ».

Tenon propose alors un plan sur ceux de Bethléem et de Saint Luc en Angleterre, « les mieux conçus que nous connaissions ».

Cet établissement (2) comprendra entre autres choses un logement pour le directeur, un vestibule d'où partiront 2 escaliers aboutissant aux deux étages, les femmes résideront d'un côté du vestibule, les hommes de l'autre, il y aura 100 loges de part et d'autre de ce vestibule, mais comme le nombre des fous est moindre que celui des folles, « vingt loges des premiers seront employées

(1) TENON. — *Loc. cit.*

(2) TENON. — Voir planche XV.

à des ouvroirs, les uns à l'usage des hommes, les autres à celui des femmes ».

Il y aura des réfectoires et chauffoirs pour les fous et folles en liberté, on y trouvera une cheminée grillée par devant, des tables, des armoires, des « bancs dormans », des chaînes aux murs sur ces bancs pour contenir le corps de ceux dont « il est prudent de s'assurer » ; huit logements d'infirmières. Enfin, un grand promenoir découvert au centre des loges à droite et à gauche, et un promenoir couvert faisant lui-même le tour de toutes les loges. Au milieu de celles-ci et de chaque côté sont disposées plusieurs salles de bains et de douches les unes à eau froide, les autres à eau chaude.

Tenon s'attarde longuement à la description de ces salles où il veut voir régner la plus grande propreté et un confort étonnant pour l'époque.

Tous ces projets étaient à la veille de se réaliser et « (1) en aucune ville on n'avoit encore fait en faveur des pauvres malades, une entreprise aussi considérable que celle que le Roi et la Nation allaient exécuter »..., lorsqu'éclata la Révolution. D'autres travaux plus pressants absorbèrent les esprits.

En 1790, cependant, l'Assemblée Constituante tenta bien encore un projet de réforme de l'assistance hospitalière (qui n'aboutit pas plus que les précédents) et nomma une commission dont firent partie le duc de La Rochefoucauld et Cabanis.

Ces deux grands hommes, bien que contemporains,

(1) TENON. *Loc. citée.*

de Pinel, méritent cependant d'être cités ici car leurs travaux précédèrent de quelques années ceux de l'illustre psychiatre.

La Rochefoucauld Liancourt, né en 1747, mort en 1827, fut député aux Etats généraux en 1789.

« En 1791, dit Ferrus, ce citoyen vertueux fit à l'Assemblée Constituante un rapport par lequel il dévoila l'état misérable où languissaient les aliénés et quoiqu'en ces temps difficiles les dangers de la Patrie fissent négliger les besoins de la plupart de ses enfants, les plaintes de cet ami de l'humanité furent entendues ».

Dans son « Rapport fait au nom du Comité de Mendicité 1790, La Rochefoucauld nous fait une description intéressante de la Salpêtrière, de Bicêtre.

Il signale qu'à la Salpêtrière, l'installation des folles est particulièrement mauvaise : « (1) Leur nombre en est de cent-cinquante, lors de notre première visite. L'air des vieilles loges est infect, elles sont petites, les cours étroites ; tout y est dans un état d'abandon aussi affligeant qu'inconcevable.... On bâtit de nouvelles loges, un peu plus grandes, moins susceptibles d'infection, mais toujours dans le même système que les autres et par conséquent n'épurant aucun de leurs vices essentiels ».

Ailleurs, il nous décrit longuement Bicêtre :

« (2) Les fous, dit-il, sont à Bicêtre comme les épileptiques et les écrouelleux, jugés incurables, dès qu'ils arri-

(1) LA ROCHEFOUCAULD. — Rapport fait au nom du Comité de Mendicité.

(2) LA ROCHEFOUCAULD. — *Loc. cit.*

vent dans la Maison ; ils n'y reçoivent aucun traitement et paroissent généralement conduits avec douceur.

« Le quartier qui leur est destiné contient cent soixante dix-huit loges et un pavillon à deux étages où ils couchent seuls, à trois lits près communs à deux. La grande quantité des malades dont cet établissement est encombré oblige quelquefois de les mettre deux dans une même loge, ce qui, comme on le juge facilement, occasionne alors des querelles fréquentes et la nécessité de les séparer.

Un gouverneur et treize employés servent ce département. Les fous sont, toutes les nuits, renfermés dans leurs loges, ou dans les salles, mais ils ont toute la journée la liberté des cours. Quand ils ne sont pas furieux... Le nombre de ceux-ci est peu considérable, il varie selon les saisons, dix seulement étaient enchaînés parmi les deux cent-soixante-dix individus enfermés le jour de notre visite. Les cours sont très aérées et si les loges n'étaient pas au-dessous du niveau du terrain et par conséquent humides, elles ne seroient pas mauvaises pour un homme seul ; on y reprocheroit cependant toujours l'inconvénient d'être sous le toit et de ne pas présenter aux eaux un écoulement qui les en écarte... »

Cabanis, né en 1757, mort en 1808 (1) « administrateur, médecin-philosophe, devenu homme public dès le lendemain de sa liaison avec Mirabeau, fut chargé au moment où l'on reformait tout, de collaborer à la réforme de l'assistance publique ». Dans ses observations

(1) GENIL PERRIN. — *La Psychiâtrie dans l'œuvre de Cabanis*.

sur les hôpitaux publics parus en 1789-1790, il s'intéresse aux aliénés, donne un traitement de la manie « on doit en confier le soin (des maniaques) à des personnes humaines qui n'emploient envers ces infortunés que le degré de sévérité nécessaire pour les empêcher de se nuire à eux-mêmes ou aux autres ». Il veut que l'on crée pour les insensés de petits hôpitaux où ils seraient traités individuellement.

Membre de la commission des hôpitaux en 1791, 1792, 1793, il publie : « Quelques principes et quelques vues sur les secours publics », où il défend les citoyens contre l'internement arbitraire, il s'élève contre les simulateurs, préconise le travail des aliénés. « Tant que les fous peuvent travailler, il faut leur fournir du travail » ; une bonne hygiène. Il recommande et décrit au lieu des chaînes et des liens, la camisole de force déjà employée en Angleterre. « On se contente de les enfermer dans un gilet étroit de coutil ou de toile forte qui serre et contient les bras ; l'expérience a montré que nul moyen coercitif n'est plus efficace. Après s'être débattu en vain pendant quelque temps, les malades restent bientôt calmes. Cette fatigue prévient tous les inconvénients, tous les dangers, et l'administration des autres remèdes en devient à la fois plus commode et plus utile ».

Enfin, ami de Pinel, c'est lui qui le fit nommer médecin à Bicêtre, « (1) pour faire appliquer par celui-ci les réformes qu'il avait lui-même antérieurement proposées à la commission des hôpitaux ».

Nous lisons dans le Rapport général au service des

(1) GENIL-PERRIN. — *Loc. citée.*

Aliénés par Constans, Lunier et Dumesnil paru en 1878 : « Tenon avait conçu de vastes plans d'amélioration à faire dans les établissements existants ; le duc de Liancourt et Cabanis des mesures législatives et administratives à adopter ; mais d'autres préoccupations agitèrent les esprits et les gouvernants ; on perdit de vue plans et mesures et si les législateurs de l'époque s'occupèrent encore des aliénés, ce ne fut pas toujours à leur avantage... »

L'œuvre ébauchée par l'ancien régime remise à longue échéance, tomba alors dans l'oubli.

C'est ainsi qu'au mépris de tous ses devanciers, la plupart des contemporains ont vu en Pinel le premier en date des psychiatres ; et qu'un écrivain (1) Maxime du Camp, en 1873, a pu diviser l'histoire de l'Assistance aux Aliénés en France en :

- 1° l'ère thaumaturgique ;
- 2° l'ère de la répression exclusive, depuis Colbert ;
- 3° l'ère de la thérapeutique, depuis Pinel.

Imbu du préjugé révolutionnaire, le xix^e siècle a méconnu en médecine mentale, toute une époque et cependant la plus grande partie de l'œuvre, assistance et traitement, des modernes aliénistes se retrouve dans celle de leurs ancêtres du dernier siècle.

En histoire, comme en biologie, la nature ne procède pas par sauts brusques, mais par d'insensibles transitions et l'œuvre tout entière de Pinel a été préparée, amenée en quelque sorte, par les efforts accumulés de ses précurseurs.

(1) Cité par P. SÉRIEUX in *Les Anormaux à la Bastille*.

CONCLUSIONS

En résumé, nous voyons que, en France :

1° Au xvi^e siècle, l'assistance psychiatrique n'existe presque pas encore ;

2° Au xvii^e siècle, grâce surtout au grand philanthrope Saint-Vincent de Paul, on commence à s'intéresser au sort des aliénés, qui sont recueillis dans les hôpitaux généraux, les couvents, et déjà soignés par certaines congrégations hospitalières comme les frères de Saint-Jean de Dieu.

3° Au xviii^e siècle, de grands médecins de l'époque : Pomme, Sauvages, Lieutaud, Tissot, préconisent en aliénation mentale les procédés de douceur, la psychothérapie et tout un traitement rationnel peu différent de celui qui est encore suivi de nos jours.

Le gouvernement, lui-même, s'intéresse à la question : des inspecteurs généraux, Colombier et Doublet, rédigent des rapports et publient une instruction sur la manière de traiter les insensés ; l'Académie des Sciences, chargée par le roi de donner son avis, délègue une com-

mission dont l'un des membres, Tenon, s'occupe longuement de la création d'asiles.

Au moment où éclata la Révolution, l'Ancien Régime allait mettre en œuvre grâce à Colombier, Doublet, Tenon, tout un plan de sages réformes psychiâtriques dont les événements retardèrent à longue échéance la réalisation.

C'est donc une erreur, trop fréquente de nos jours, de commencer à Pinel l'histoire de l'Assistance et du traitement de l'aliénation mentale. En réalité, l'œuvre de ce grand homme a été préparée de longue date, tant au xvii^e qu'au xviii^e siècle, par l'apport successif des générations précédentes, ainsi qu'en témoignent les travaux de ses précurseurs.



Vu, le Doyen,

H. ROGER.

Vu, le Président,

JEANSELME.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

APPELL.

BIBLIOGRAPHIE

Sources manuscrites

Archives Nationales.

1) Série F₁₅ et particulièrement liasses 226-227-228 ^{1 et 2}
230-245 ^{1 et 2}, Cote γ / 13454.

Sources imprimées

ANONYME. — *Formules médicinales de l'Hostel-Dieu de Paris*, 1753.

BLOCH (Camille). — *L'Assistance et l'Etat en France à la veille de la Révolution*, Paris, 1908.

BOUTRY. — La Médecine et les Institutions charitables au temps de Louis XVI. *Chron. médic.*, 15 nov. 1904.

BOISSIER de SAUVAGES. — *Traité des classes des maladies*, 1731.

— *Nosologia methodica sistens Morborum classes genera et species*, 5 vol. in-oct., Amsterdam, 1763.

BOUCHER. — La Salpêtrière. *Thèse de Paris*, 1883.

CABANIS. — 1) *Observations sur les hôpitaux*, 1789-1790.

2) *Quelques principes et quelques vues sur les secours publics.*

CALMEIL. — *De la folie*, 1845.

CLAVAREAU. — *Mémoires sur les hôpitaux civils de Paris*. Prault an XVIII^e, in-octavo.

COLOMBIER et DOUBLET. — *Instruction sur la manière de gouverner les insensés et de travailler à leur guérison dans les asyles qui leur sont destinés*, Paris, imprimerie royale, 1785, in-4^o.

CONSTANS, LUNIER et DUMESNIL. — *Rapport général à M. le ministre de l'Intérieur sur le service des aliénés en 1874*, Paris, 1878.

COSSA et MOUTON. — *Les Insensés au XVIII^e siècle*, Congrès des aliénistes, 1899.

DECHAMBRE. — *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, Paris, Masson et Asselin, 1876. Art. Boissier de Sauvages, Colombier, Doublet, Tissot, Pomme, Lieutaud, Tenon.

DELAUNAY. — *Le monde médical parisien au XVIII^e siècle*, Rousset, Paris, 1906.

DENIS. — *Folie invétérée guérie par la transfusion du sang*, Paris, 1668.

DOUBLET. — (Voir Colombier et Doublet).

ESQUIROL. — *Des maladies mentales*, 1838. *Mémoire historique et statistique sur la Maison royale de Charenton*, 1835.

FABRE. — *Les hospices de Marseille*.

FÉVILLE (Achille). — *Les aliénés*, 1870.

FERRUS. — *Des aliénés*.

FOSSEYEUX. — *L'Hôtel-Dieu de Paris au xvii^e et au xviii^e siècle*, Paris 1912.

— *Le service médical à la Charité de Paris au xvii^e et xviii^e siècle*. Esculape, mai 1913.

— Les aliénés à Paris au xviii^e siècle, le quartier des déments à St-Lazare. *Bullet. Soc. fr. d'hist. de la médecine*, mars 1914.

GALLOT-LAVALLÉE. — *Un hygiéniste au xviii^e siècle*, Jean Colombier.

GENIL-PERRIN. — La psychiatrie clinique dans l'œuvre de F. Plater. *Rev. psychiatrie*, sept.-oct. 1913. La psychiatrie dans l'œuvre de Cabanis. *Rev. psychiatrie*, 1910.

GÉRANDO (de). — *De la bienfaisance publique*, Paris 1839.

HOWARD. — *Etat des prisons, des hôpitaux et des maisons de force*, Paris, 1791.

JOLY. — *Les lettres de cachet dans la généralité de Caen au xviii^e siècle*, Paris, 1864.

JUQUELIER et VINCHON. — Les vapeurs, les vapoureux et le docteur P. Pomme. *Ann. méd. psych.*, juin 1913.

LAHR. — *Die Literatur der Psychiatrie von 1459-1799*. Reiner, Berlin 1900.

LAIGNEL-LAVASTINE et VINCHON. — *Essai sur la médication de l'esprit au xviii^e siècle*. 2^e congrès d'Hist. de la médecine, 1921.

LALLEMAND (LÉON). — *Histoire de la Charité*, Paris, Picard, t. IV.

LA ROCHEFOUCAULD. — *Rapports du comité pour l'extinction de la mendicité sur les prisons et hôpitaux*, Paris 1790.

LE CAMUS. — *La médecine de l'esprit*, 1772.

LIBERT. — (Voir Sérieux et Libert).

LJETAUD. — *Synopsis universa praxeos medicæ*, 1765.

— *Manuel des Dames de Charité*, Paris 1751.

MASERS de LATUDE. — *Mémoires*, Paris 1835.

MOURE. — *Observations sur les insensés*, in-8, Toulon, 1791.

MOREAU. — Sur une épilepsie. *Journal de Médecine*, juillet 1784.

POMME. — *Traité des affections vaporeuses des deux sexes ou maladies nerveuses*. Nouvelle édition publiée par ordre du gouvernement. Paris 1782.

PINEL. — *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale*, 2^e édition, Paris 1809.

ROGER (Jules). — *La vie médicale d'autrefois*, Paris 1907.

SEMELAIGNE. — *Aliénistes et philanthropes*, Paris 1912,

— *Les grands aliénistes Français*, Paris 1894.

SÉRIEUX (P.). — *Le traitement des aliénés en France au XVIII^e siècle*.

— *L'assistance des aliénés en France, en Allemagne, en Italie et en Suisse*, Paris 1903.

P. SÉRIEUX et L. LIBERT. — Le régime des aliénés en France au XVIII^e siècle. *Fr. médic.*, 25 mai 1914 et *Ann. médic. psychol.*, juillet 1914, janvier 1916.

— Règlements de quelques maisons d'aliénés. Documents pour servir à l'histoire de la psychiatrie en France au XVII^e et XVIII^e siècle. *Bull. soc. méd. ment. Belgique*, juin 1914.

— L'assistance et le traitement des maladies mentales au temps de Louis XVI. *Chronique médicale*, 15 juillet, 1^{er} août 1914.

— *Les anormaux à la Bastille*.

STEYERS et ROLLE. — *Inventaire des Archives de la Charité ou aumône de Lyon*, 4 vol., 1874-1880.

TENON. — *Mélanges sur les hôpitaux de Paris*. Imprimé par ordre du Roy. Paris 1788.

TISSOT. — *Traité des maladies des nerfs*, 1778, chez Didot le jeune.

TRÉLAT. — *Recherches historiques sur la folie*, Paris 1839.

TRIEWALD. — *Folie guérie par le camphre* (collection académique, Paris 1772).

VINCHON. — (Voir Juquelier et Vinchon.— Laignel et Vinchon). *La psycho-physiologie et la psychiatrie dans les œuvres d'Ambroise Paré*.

WAHL. — Un asile d'aliénés aux XVIII^e siècle. *Ann. médico-psychol.*, juin 1912.

SAINT-AMAND (Cher) — Imp. CLERC-DANIEL
